

Zeitschrift:	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	32 (1899)
Artikel:	Souffrance et péché
Autor:	Raccaud, J.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-379662

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SOUFFRANCE ET PÉCHÉ¹

PAR

J. RACCAUD

Quand un pasteur, après quelques années de ministère, jette un coup d'œil sur le chemin parcouru, il ne peut manquer d'être saisi de tristesse en voyant le rôle que la souffrance joue sur la terre. Le ministère pastoral, qui l'a mis en relations étroites avec ses semblables, surtout dans leurs moments de détresse, lui a montré la souffrance, visible ou cachée, s'installant, un peu plus tôt ou un peu plus tard, sous une forme ou sous une autre, à chaque foyer. Ici ce sont les revers matériels, la pauvreté et les amertumes qui en sont la conséquence; ce sont les maladies, les infirmités avec leur suite douloureuse, les renoncements et la douleur. Là c'est le deuil: une épouse qui pleure le compagnon de sa jeunesse, des parents qui voient descendre dans la tombe l'espoir de leurs vieux jours! Spectacle plus douloureux encore, voici le lugubre cortège des conséquences directes de la conduite déréglée: les femmes éplorées, les enfants, sans habits et sans pain, qui apportent souvent sur la terre, funeste héritage, maints germes morbides de maladies ou de vices.

Le problème de la souffrance est un de ceux qui s'imposent à l'attention de chacun. Rien de plus incertain que le bonheur. Un orage subit survient, une douleur s'infiltre peu à peu dans la vie; sa douceur est changée en amertume. La souffrance est

¹ Cette étude, présentée le 28 novembre 1898 à la Société vaudoise de théologie, a été retravaillée dès lors d'une manière presque complète.

pour l'homme, sur la terre, une fidèle compagne; la vie de chacun en fournit la preuve.

C'est dès la première enfance que nous avons fait cette triste connaissance. Nous avons versé nos premières larmes (premier indice de souffrance), avant d'avoir conscience de nous-même. Ce qui nous les faisait verser, c'était la souffrance physique. Elle a poursuivi son œuvre; les chutes, les heurts, les maladies ont continué notre apprentissage. Une autre forme de la souffrance qui s'est, elle aussi, bien promptement révélée à nous, c'est la douleur causée par nos défaillances morales. Nos fautes nous ont affectés, non seulement par la crainte du châtiment, mais par le malaise intérieur qu'elles provoquaient. Ici encore les années n'ont modifié que la forme de nos impressions. Les fautes ont varié, la douleur qui les accompagne est demeurée la même.

Bien fréquente aussi est la souffrance provoquée par la vue des choses qui ne marchent pas selon notre désir, par la ruine de nos espérances. Enfants, avec la meilleure volonté du monde, nous avons gâté nos jouets; plus tard nous avons vu nos plus vaillants efforts demeurer stériles, nous avons frémi d'angoisse devant le lit où gisait un des nôtres, devant la tombe où allait descendre sa dépouille mortelle.

Vraiment, comme le disait le sage de l'ancienne alliance: « l'homme naît pour souffrir comme l'étincelle pour voler¹. » Essayons donc d'envisager en face les questions qui se trouvent, conscientes ou inconscientes, en chaque âme d'homme: Qu'est-ce que cette fatale compagne, la souffrance, d'où vient-elle, quel rôle est-elle appelée à jouer sur notre pauvre terre?

Si nous parvenions à jeter, ne fût-ce que quelques rayons de lumière dans cette obscurité, n'en éprouverions-nous pas un réel soulagement? La souffrance demeurerait, sans doute, mais l'angoisse qu'elle cause serait diminuée si nous pouvions dire: Je sais pourquoi je souffre; je comprends pourquoi le Père céleste laisse son enfant passer par un pareil creuset.

Reprendons donc successivement les trois questions que nous venons de poser.

¹ Job V, 7.

§ 1. Caractères de la souffrance.

Nous avons, croyons-nous, le droit de ne pas tenir compte des efforts tentés par quelques philosophes pour nier la douleur, pour affirmer qu'elle n'est qu'un mot. Sur la terre, nous l'avons montré, le rôle de la souffrance n'est que trop visible, trop réel. L'impression qu'elle produit sur ceux qui sont atteints par elle, peut, nous semble-t-il, être résumée en ces mots : La souffrance est un mal, la souffrance est quelque chose qui ne devrait pas être. Ce cri spontané nous paraît foncièrement juste; nous ne pouvons que nous y associer pleinement.

Si nous analysons les expériences que nous avons faites dans ce domaine, il nous semble que nous pouvons donner de la souffrance la définition suivante : La souffrance est la perception d'un désaccord entre ce qui est et ce qui devrait être, perception rendue sensible par la douleur. Désaccord entre ce qui est et ce qui devrait être ! N'est-ce pas ce que nous avons senti au moment où nos espérances chancelaient ou s'écroulaient ? N'est-ce pas ce que nous affirmait la voix de la conscience morale quand elle nous reprochait une faute ? N'est-ce pas enfin ce que nous faisait éprouver la douleur physique, quand elle immobilisait un de nos membres ou nous clouait sur un lit de douleurs ? Même lorsque nous souffrons de notre ignorance, ou de la faiblesse qui nous rend si promptement las et incapables de travail, nous souffrons du désaccord qui existe entre notre ambition de savoir et de pouvoir et la réalité, telle que nous la constatons.

Nous affirmons que ce désaccord entre ce qui est et ce qui devrait être est un mal. Quelques remarques suffiront pour établir cette thèse.

Tout d'abord la souffrance est pénible. Celui qui est atteint dans son corps, ne fût-ce que d'un malaise sans gravité, constate que l'expérience qu'il fait de la douleur lui est contraire. S'il ne souffrait pas, il serait plus heureux ; le monde lui paraîtrait plus beau, la vie plus attrayante.

Il serait possible de prendre son parti de cette douloureuse

école, si nous pouvions nous dire que le mal dont nous souffrons est une condition nécessaire pour acquérir un bien supérieur. Mais combien n'y a-t-il pas de douleurs que nous appellerions des souffrances inutiles? Tandis que les microbes les plus funestes envahissent notre organisme sans que la souffrance nous rende attentifs à leur invasion, une dent gâtée ou un mal de doigt nous causent souvent d'atroces tourments dont il est bien difficile de comprendre l'utilité. Nous voyons, dans des asiles spéciaux, grandir de pauvres êtres dont le développement physique, intellectuel et spirituel est entravé par une horrible maladie et nous ne pouvons nous empêcher de nous demander: à qui une souffrance semblable peut-elle être avantageuse? qui donc peut en retirer quelque bien? Allant jusqu'au bout de notre pensée, nous devons dire: Non seulement la souffrance est inutile, elle est funeste. Elle paralyse et absorbe, elle ronge et tue. La souffrance rend l'homme incapable d'accomplir sa tâche, elle le replie sur lui-même. Lequel de nous ne s'est vu, un jour, arrêté au milieu de ses occupations par la maladie? qui n'a éprouvé combien le devoir journalier devient plus difficile à remplir quand la souffrance est installée à notre foyer?

La souffrance nous apparaît donc comme anormale; elle est pénible, inutile et funeste, elle se présente à nous comme un avant coureur de la mort. C'est à juste titre que chacun voit en elle son plus redoutable adversaire; c'est à bon droit que, dans les moments les plus heureux de notre carrière, nous frémissons en pensant à la souffrance possible, prochaine peut-être.

Cette crainte est d'autant plus justifiée que la souffrance semble frapper les créatures terrestres comme au hasard. Sans doute la douleur qui nous atteint nous semble parfois un châtiment juste et mérité. Celui que sa vie de désordre conduit à une vieillesse précoce et misérable, ne saurait raisonnablement se plaindre de son sort. Comme le brigand sur la croix, nous ne saurions alors que répéter: « C'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes¹. » Ce sont nos actions elles-

¹ Luc XXIII, 41.

mêmes qui se retournent contre nous, le mauvais arbre porte de mauvais fruits. Cette profonde conviction de la justice de la souffrance peut se produire lors même qu'il n'y a pas de lien direct entre l'épreuve dont on gémit et une faute spéciale. Pendant le séjour du prophète Elie à Sarepta, la mort du fils de la veuve rappelle à cette pauvre femme, non pas très probablement un acte spécialement coupable, mais son état de péché, dans lequel elle discerne la cause réelle de l'épreuve qui la visite¹. Combien il est pourtant loin d'en être toujours ainsi! Quand nous voyons la souffrance s'étendre jusqu'au monde animal, quand nous voyons des enfants porter dès leur naissance la peine des fautes commises par leurs parents, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il n'y a aucune relation entre la souffrance endurée par quelqu'un et la faute commise par lui. La souffrance est le lot de toutes les créatures terrestres douées de sensibilité. Ici-bas tout le monde souffre, le juste comme le coupable, l'animal comme l'homme. Dire cela, n'est-ce pas affirmer que la souffrance est incompréhensible, injuste?

Si nous voulons cependant voir les choses exactement comme elles sont, il y a lieu de tenir compte de quelques considérations qui, sans changer notre thèse centrale: la souffrance est un mal, nous permettront pourtant de faire glisser dans les ténèbres dans lesquelles nous nous sommes mis jusqu'ici quelques faibles rayons de lumière.

Rappelons tout d'abord que si la souffrance ne nous semble pas justement répartie, il y a pourtant de nombreux exemples d'une épreuve qui, frappant un coupable à la suite de la faute commise, s'est présentée à lui comme un juste châtiment et lui a été salutaire. La douleur n'est donc pas toujours funeste, elle peut avoir une certaine utilité. Comme on l'a remarqué, dans le monde physique, elle est parfois avantageuse; c'est elle qui nous invite à réparer nos forces en prenant de la nourriture, c'est elle qui nous avertit de l'approche d'un élément dangereux, le feu par exemple. L'utilité de la souffrance ressort plus encore du fait qu'elle est fort souvent un stimulant. S'ils n'é-

¹ 1 Rois XVII, 17 sq.

taient pas contraints au travail par la nécessité, combien de gens passeraient leur vie dans l'inaction et la paresse? L'obligation de gagner leur pain les met à l'œuvre pour leur plus grand bien et pour le plus grand bien de l'humanité. S'ils étaient aussi heureux séparés de Dieu que réconciliés avec lui, beaucoup d'hommes ne songeraient pas à faire l'effort nécessaire pour reprendre le chemin de la « maison paternelle ».

Remarquons aussi que les périodes douloureuses de notre vie, quand elles ont été heureusement franchies, ne laissent pas en général dans le cœur de mauvais souvenirs. Nous y pensons au contraire avec une certaine satisfaction, comme si nous sentions que c'est dans de semblables moments qu'on acquiert de nouvelles forces, qu'on atteint son développement complet. Ecoutez sur ce point le témoignage d'un romancier, Gustave Droz. Il vient de parler de la maladie d'un enfant : « Ce qu'il y a de particulier, écrit-il, c'est que cette crise affreuse qu'on vient de traverser vous devient douce, en quelque sorte ; on y revient sans cesse, on en reparle, on la caresse de la pensée, et, comme les compagnons d'Enée, on cherche, en se souvenant du péril passé, à augmenter la joie présente¹. »

Nous l'avons tous expérimenté, une épreuve vaillamment supportée fortifie celui qui passe par ce chemin, dût-il même ne pas voir le succès définitif, l'affranchissement de l'épreuve, couronner ses efforts. Nous éprouvons une impression bienfaisante à voir un homme qui porte courageusement sa croix, un paralytique qui, au milieu des souffrances qu'il endure, demeure joyeux, un aveugle pour lequel, suivant l'admirable expression de l'un d'eux, il fait toujours clair. En face de ce spectacle, nous sentons qu'on peut par la force spirituelle triompher d'une souffrance qui durera pourtant aussi longtemps que la vie terrestre. Quand elle est envisagée en face, supportée avec fermeté, la douleur stimule l'homme et le grandit. Toute souffrance courageusement affrontée est belle, d'une beauté austère mais grandiose.

Bien que la souffrance soit évidemment un mal, nous devons reconnaître que de ce mal peut sortir quelque bien, que la

¹ G. Droz, *Convalescence*.

souffrance peut exercer une action bienfaisante sur ceux qu'elle atteint. Apprentissage pénible et souvent funeste, elle peut devenir un avertissement salutaire, un précieux stimulant. Si, quand elle domine l'homme, elle le paralyse et le conduit à la mort, quand l'homme la domine, elle exerce sur lui une favorable influence, elle en fait un « homme éprouvé ».

Qu'on nous entende bien, nous ne voulons pas dire que toute souffrance courageusement endurée, ni même toute souffrance vaincue, devienne par cela même un bien. Nous savons qu'il y a des épreuves portées cependant avec docilité et courage qui assombrissent toute une vie ; nous savons qu'il y a des moments de telle angoisse qu'on ne saurait y penser sans frémir, lors même que la crise a été finalement conjurée ou surmontée. Tout ce que nous voudrions établir, c'est que notre thèse centrale : la souffrance est un mal, ne doit pas nous faire oublier que le problème de la douleur présente un double aspect dont nous aurons à tenir compte dans le cours de notre étude.

La souffrance, issue du désaccord que nous percevons entre ce qui est et ce qui devrait être, nous apparaît comme un mal évident et pourtant de ce mal peut sortir quelque avantage. Nous la trouvons pénible, inutile et même funeste, et pourtant elle est la source d'impressions salutaires ; nous voyons en elle une loi générale de notre monde, frappant au hasard les innocents et les coupables, et tout à coup elle se manifeste à nous comme la punition de nos fautes, la conséquence de nos péchés.

§ 2. Origine de la souffrance.

I. Première apparition de la souffrance.

Je me souviens d'une bible à images qui faisait le bonheur de mon enfance. Aux premiers feuillets, le monde apparaissait tel qu'il devait être sorti des mains de Dieu. La beauté des créatures, la paix de leurs attitudes, l'harmonie qui régnait entre elles formaient un expressif commentaire de la parole : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait ; et voici, cela était très b'on¹. » Ve-

¹ Gen. I, 31.

nait ensuite une image représentant la tentation, suivie de la chute ; aussitôt le mal se déchaînait sur la terre et je vois encore, à l'angle inférieur d'une des compositions, les premiers animaux féroces qui, au lieu de se contenter de la nourriture végétale, commençaient à se montrer les dents. Tout cet ensemble n'était-il pas bien combiné pour exprimer cette pensée : L'homme vient de pécher, le mal et la souffrance font immédiatement invasion sur la terre. L'homme est donc la cause directe de la souffrance.

Si j'ai rappelé ce souvenir d'enfance, c'est que, sous sa forme naïve et plastique, il rappelle, d'une manière très exacte, l'enseignement traditionnel sur le sujet de la souffrance. La souffrance est la suite du péché de l'homme, c'est ce péché qui a amené ici-bas le divorce entre ce qui est et ce qui devrait être. Hâtons-nous de reconnaître que ce point de vue est évidemment inspiré par le désir de faire naître dans tout cœur d'homme une profonde horreur pour le péché. Quelles ne doivent pas être la gravité et la laideur d'une faute qui a eu d'aussi sinistres conséquences ?

Si, dans le domaine théologique comme dans la prédication, il importe, suivant le conseil de notre professeur d'homilétique, de « frapper juste plus que de frapper fort, » nous devons prêter la plus sérieuse attention aux objections que soulève l'hypothèse que nous venons de rappeler. Nous devons écouter avec soin la voix très autorisée des sciences naturelles, de la géologie en particulier. Les savants nous affirment et nous prouvent, grâce aux débris fossiles recueillis dans les entrailles du globe, que longtemps avant l'apparition de l'homme sur la terre, les animaux mouraient et même se dévoraient les uns les autres. La responsabilité de ce fait ne peut donc pas être imputée à notre premier ancêtre. Comme l'agneau du fabuliste, il serait en droit de nous répondre : « Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né¹ ? »

Nous plaçant au point de vue chrétien, il nous paraît impos-

¹ Lafontaine, *Le loup et l'agneau*.

sible de ne pas donner notre adhésion à la parole de l'auteur biblique qui affirme que lorsqu'elle sortit des mains de Dieu la création était très bonne. Comme nous venons de voir qu'il est non moins impossible de penser que l'acte de désobéissance commis par l'homme terrestre puisse avoir été la cause de l'invasion de la souffrance, nous nous trouvons en présence de l'alternative suivante :

Ou bien, avant l'apparition de l'homme sur la terre, dès le début de son existence, la création a été pervertie par une puissance autre que celle de l'homme terrestre, ou bien la souffrance n'est pas autant qu'il nous le semble un mal, elle a été voulue ce Dieu comme loi du monde sensible.

Examinons tout d'abord cette dernière hypothèse. Pouvons-nous penser que la souffrance doive nécessairement être la loi d'un monde qui se développe, qui tend à se rapprocher de plus en plus de la perfection, c'est-à-dire de Dieu ? Pouvons-nous ne voir dans la souffrance que la preuve de l'action éducatrice du Dieu qui (prévoyant la chute, comme le pense M. Petavel-Olliff, ou simplement voulant le progrès) a choisi la douleur comme le salutaire coup d'éperon qui constraint ses créatures à marcher toujours en avant ?

A première vue cette hypothèse présente de sérieux avantages, elle introduit dans la conception de l'univers une grande unité, tout vient de Dieu et tout retourne à Dieu. Elle ne s'en heurte pas moins à une objection qui nous semble irréfutable. La souffrance, telle que nous l'avons constatée, est un mal et non pas seulement un moindre bien, une condition du progrès ; or le mal ne peut pas avoir pour auteur le Dieu saint. Notre conscience se refuse absolument à admettre une hypothèse qui voit dans la souffrance une œuvre de Dieu. L'analyse que nous avons essayé de faire des divers caractères qu'elle présente nous montre que Dieu ne saurait en être l'auteur ; mais elle s'accorde parfaitement bien avec la pensée que le Dieu tout bon et tout sage emploie pour le bien de ses enfants le mal lui-même, en en faisant un énergique stimulant, un vigoureux moyen d'éducation.

Si nous renonçons à considérer Dieu comme l'auteur de la souffrance, qui pouvons-nous, l'homme terrestre étant également mis de côté, rendre responsable de la situation présente ?

La première idée qui doit nous arrêter est celle qui fait remonter le premier péché, et par conséquent la responsabilité du désordre et de la souffrance, du premier homme terrestre à l'homme préexistant. Les uns pensent que cette chute a été commise par l'humanité intelligible, être abstrait, source de l'humanité actuelle. Par cette chute le monde a été troublé et dès lors l'effort de Dieu a sans cesse tendu à rainener à lui cette humanité égarée. D'autres s'engagent sur les traces de Julius Muller. Partant du fait que « nous ne nous sommes jamais connus libres de toute faute, » que « nous naissions tous pécheurs » et que pourtant nous nous sentons « responsables » de nos péchés, Julius Muller conclut « que nous vivions déjà avant de venir sur la terre, que l'acte initial mauvais est antérieur à l'existence présente, que ce n'est pas un phénomène empirique, mais un fait intelligible¹. » Cette manière de voir permet de comprendre comment l'homme, ayant péché avant son existence terrestre, peut être rendu responsable d'un désordre qui l'a précédé sur la terre.

Ces hypothèses qui ont l'une et l'autre une notable valeur et un très réel intérêt, nous semblent cependant difficiles à admettre parce qu'elles ne nous paraissent reposer sur aucun fondement assuré. Elles échappent au contrôle expérimental et elles sont absolument en dehors de l'horizon de nos différents auteurs bibliques.

Réflexion faite, il nous semble plus conforme aux données scripturaires et plus probable que l'origine du mal et de la souffrance soit attribuée à l'influence des anges déchus.

Nous devons avouer que nous ne partageons pas le dédain avec lequel nombre de théologiens modernes s'expriment au sujet de la doctrine de Satan. Sans lui accorder une importance exagérée, nous croyons que les déclarations si nettes de Jésus sont autre chose qu'un reste de conception judaïque ; car un

¹ Cp. J. Bovon, *Dogmatique*, vol. I, p. 364, 365.

être saint comme le Sauveur eut sans doute du monde invisible une connaissance plus claire et plus exacte que la nôtre.

Plus nous avons avancé dans notre étude, plus il nous a paru que la doctrine de Satan devait avoir sa place dans l'explication du problème de la souffrance et, d'une manière plus générale, dans la conception que nous pouvons nous faire de la situation de l'homme sur la terre. Voici quelques indications sur une hypothèse qui nous a été suggérée en partie par une étude sur *La tentation*, signée G. Henriod. Partant de la chute de Satan, tombé dans le péché d'orgueil, notre auteur admet que dès lors commence de la part de Dieu une action nouvelle. Comment Dieu va-t-il se conduire à l'égard de ses créatures devenues rebelles ? « Le mal avait pris naissance au sein de l'univers ; un ange était devenu démon. Dieu aurait pu l'anéantir ou le rendre incapable de nuire, mais une telle victoire n'aurait pas été digne de lui¹. » Une seule victoire est digne de Dieu : « Cet être mauvais, Dieu le vaincra en opposant à sa désobéissance l'obéissance de créatures plus faibles et moins privilégiées que lui¹. » C'est l'homme qui sera appelé par Dieu à cette² tâche magnifique : devenir le collaborateur de Dieu dans sa lutte contre la puissance du péché.

Maintenant se présente à nous une question nouvelle : Quelle influence malsaine Satan peut-il avoir exercée sur l'œuvre de la création, afin d'y introduire le désordre et la souffrance ? Devons-nous, nous engageant sur les traces d'un théologien allemand, Fr. Splittergerber², voir dans les créations fantastiques des périodes premières « non le développement pacifique de la sagesse du Dieu créateur, mais l'invasion d'un monde d'esprits déchus, de véritables démons qui s'étaient emparés du chaos primitif, c'est-à-dire de la masse terrestre encore informe et vide » ? « Le but de l'œuvre des six jours créateurs consistait, nous dit cet auteur, à bannir ces influences démoniaques par un développement progressif de la gloire divine. » Vaut-il mieux penser avec le professeur Gretillat³ que « toutes les pré-

¹ G. Henriod, *Chrétien évangélique*, 1889, p. 390, 391.

² Après la mort, p. 16, 17.

³ *Exposé de théologie systématique*, Vol. III, p. 537.

somptions sont favorables à l'hypothèse que l'homme a remplacé Satan dans un héritage qui avait été primitivement dévolu à ce dernier et dont il a été privé par suite de sa chute ? » De là viendraient évidemment soit le titre de « Prince de ce monde » que Jésus attribue à plusieurs reprises à Satan, soit l'introduction dans le monde du mal physique et de tous les désordres qui y ont régné avant l'apparition de l'homme.

Sans aucune espèce de fausse honte, nous avouons avoir quelque peine à préciser le rôle que Satan peut avoir joué dès le début pour introduire le désordre et le mal dans la création. Nous avons l'impression qu'en entrant dans trop de détails on ne saurait que tomber dans l'arbitraire le plus complet ; mais il nous paraît que, sobrement exposée, l'hypothèse de l'action funeste exercée par Satan sur l'œuvre de la création est celle qui rend le mieux compte de l'apparition de la souffrance sur la terre et des caractères que présente cette souffrance. Le monde dans lequel l'homme a été placé nous paraît convenir admirablement bien au procès dont il devait être le théâtre. Grâce à l'influence de Satan, le désordre y a sa place et, avec lui, dès qu'apparaissent les créatures douées de sensibilité, doit naître la souffrance ; mais ce désordre, justement parce qu'il est accompagné de souffrance, est destiné à disparaître. La souffrance l'indique clairement, elle le dénonce comme un mal, le fruit de la révolte contre Dieu et, quand elle est ressentie par des créatures intelligentes et capables de vouloir, elle pousse celui qu'elle atteint à chercher le rétablissement de l'ordre par la consécration de la créature se donnant volontairement au Dieu créateur.

II. *La souffrance humaine.*

De ce que, avant l'apparition de l'homme, la souffrance et la mort régnaienr sur la terre, devons-nous forcément conclure que l'homme, en tout état de cause, était destiné à souffrir et à mourir ? M. le professeur Bovon¹ se prononce très nettement dans ce sens : « Notre constitution physique, écrit-il, ne nous

¹ *Dogmatique*. Vol. I, p. 496.

laisse entrevoir d'autre issue à l'existence actuelle que la dissolution. Le corps est un organisme qui naît, qui se développe et qui meurt ; tel qu'il est composé nous ne saurions nous figurer autrement ses destinées. Si donc la mort était intervenue comme suite de la chute, il faudrait supposer que la faute d'Adam a modifié du tout au tout sa nature corporelle, conception bizarre, aventureuse et qui peut difficilement se soutenir.» Ce qui a changé à la suite du péché, pense M. Bovon, ce ne sont pas les circonstances extérieures de la vie, mais bien la manière de les envisager, l'impression qu'elles produisent. « Les maux de la vie sont une nécessité naturelle dont la science chrétienne n'a pas à rechercher l'origine. Mais c'est le péché qui les envenime, qui les fait pénétrer, comme autant de dards empoisonnés, jusque dans le vif de l'âme¹. »

Cette manière de voir, dont nous ne nous dissimulons pas les avantages, nous semble pourtant présenter le grave inconvénient de ne tenir compte d'une manière suffisante ni de la haute dignité de l'homme, ni de la gravité du péché.

A l'heure actuelle, dans le domaine des sciences naturelles et dans les théories philosophiques, c'est l'hypothèse de l'évolution qui a le vent dans les voiles. Cette théorie, à moins qu'on n'admette avec M. Berthoud² un acte spécial de Dieu entre les divers règnes et entre les animaux et les hommes, a l'inconvénient de tellement rapprocher ceux-ci des premiers, de faire passer des uns aux autres par une série de transformations si insensibles qu'on ne sait plus très bien où se trouve la limite, où finit l'animalité et où l'humanité commence. Vous n'avez pas oublié la pittoresque expression de M. le professeur Fornerod qui nous représente la chute d'Adam comme « un acte de glotonnerie d'un proche parent des Troglodytes³. »

Avant tout, je constate que telle n'est pas la pensée exprimée par les auteurs bibliques. La Genèse nous fait voir nos premiers parents créés par un acte spécial et, je dirais volontiers, mûrement réfléchi du Créateur ; elle nous les montre placés dans le

¹ Ouv. cité, p. 497.

² *Apologie du christianisme*, p. 300 sq.

³ Fornerod, *Péché et évolution* Revue de Théol. et Phil., 1899, p. 63.

jardin d'Eden comme dans le lieu privilégié que la bonté de Dieu a préparé pour le roi de la création. Je n'ai garde de venir rompre aujourd'hui une lance en faveur de l'historicité des premiers récits de la Genèse. Je dirais volontiers, avec le rédacteur de l'*Education chrétienne*, que « chacun reconnaît maintenant qu'il ne faut pas demander à l'auteur sacré de renseignements relatifs à l'astronomie, à la géologie, aux sciences naturelles¹. » Mais nous ne devons pas perdre de vue la valeur religieuse de ces récits.

C'est, si je ne fais erreur, un des membres de notre Société qui exprimait à Chernex² la pensée que le récit du jardin d'Eden avait pour but de montrer Dieu mettant à part les créatures qui méritent le nom de créatures humaines, se communiquant à elles et les plaçant dans une situation bien différente de celle des autres êtres vivants qui les ont précédées sur la terre.

Même les partisans de l'évolution, j'entends les partisans complets et décidés, doivent, me semble-t-il, reconnaître que, quelle que soit sa parenté avec le singe, le « proche parent des Troglodytes » qui a mérité le nom d'homme (*homo sapiens*, disait notre professeur de géologie) a eu quelque chose qui le distinguait nettement de l'animal. Qui dit humanité dit conscience, conscience vague, obscure encore, mais conscience réelle. Il se peut que les premiers vestiges de cette conscience aient été assez peu apparents pour que les hommes fussent incapables de les discerner. Dieu ne s'y trompa pas sans doute et dans cet homme des cavernes il distingua le candidat à la vie et à la gloire éternelles, dont il avait préparé la venue.

Tandis que les animaux paraissent sur la terre sans aucune responsabilité personnelle, incapables de faire autre chose que ce que leur nature spéciale leur commande, l'homme (le récit de la Genèse l'indique clairement et justement) fut appelé à une tâche spéciale. C'est ce qui ressort des quelques indications suivantes : L'homme doit dominer sur les créatures qui l'ont précédé sur la terre, il doit remplir la terre et l'assujettir ; il a

¹ L. Favez. Décembre 1898, p. 594.

² Séance d'été de la Société de théologie, le 26 septembre 1898.

été placé dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder, tout en se conformant aux ordres qui lui ont été donnés¹. Il doit en un mot réaliser volontairement sur la terre la volonté divine. Cette tâche, si elle eût été fidèlement remplie, n'eût peut-être pas empêché l'homme de faire connaissance avec la souffrance, mais elle l'eût empêché d'être vaincu par elle et de devenir la victime de la mort. La menace « le jour où tu en mangeras tu mourras » suppose évidemment une promesse : Si tu obéis, si tu accomplis fidèlement la tâche que je te confie, tu ne mourras pas.

Pouvons-nous faire concorder ces pensées religieuses avec la théorie évolutionniste moderne ? Il nous le semble. Au moment où l'homme parut, devenant grâce à son être spirituel le couronnement de toute la création, il fut mis en face d'un devoir précis. Il doit rechercher le Dieu qui l'a mis au monde, vivre pour lui et faire effort pour s'unir à lui. S'il accomplit cette tâche, il rencontrera certainement la souffrance qui règne partout dans le monde, mais la souffrance ne le vaincra pas. Appuyé sur Dieu, fort de son secours, c'est vers la victoire qu'il s'avancera et non pas vers la mort. Il me semble voir se dresser devant l'homme une évolution nouvelle et glorieuse, la conquête d'une nature plus spirituelle que la première, d'une nature le rendant capable, grâce à son union toujours plus étroite avec Dieu, d'échapper à la mort qui le menace, comme elle menace les autres êtres animés. L'homme primitif se trouvait dans une position telle qu'il lui était possible de vaincre la souffrance et d'échapper à la mort.

En m'exprimant comme je le fais, je vous mets en présence de ce qui était appelé par un des auteurs que j'ai cités, « une conception bizarre, aventureuse et qui peut difficilement se soutenir. » Au moment où je l'expose, je sens les difficultés qu'elle présente, je comprends que beaucoup d'esprits aient de la peine à admettre que le péché, faute morale, puisse avoir une influence directe sur l'être physique. N'y a-t-il pas cependant un certain nombre d'indices qui sont favorables à

¹ Gen. I, 26, 27 ; II, 15 sq.

la manière de voir que nous exposons ? N'est-elle pas tout d'abord d'accord avec l'ensemble de l'enseignement scripturaire qui nous affirme sans cesse que la mort est la conséquence du péché ? Avant la chute de l'homme les animaux mouraient, il est vrai ; mais l'homme aurait pu échapper à ce sort funeste. Appelé à conquérir la vie éternelle en évitant la mort physique, il a vu cette glorieuse destinée lui échapper ; il est redescendu par sa faute au rang des êtres inférieurs.

Objecterez-vous que rien ne nous prouve que l'interprétation proposée soit exacte, que l'unique expérience que les hommes aient faite est celle de la mort ? Il n'y a rien là d'étonnant puisque tous ont péché. La seule exception à cette règle, la personne du Christ, ne pourrait-elle pas être citée à l'appui de ce que nous venons de dire ? La scène de la transfiguration ne nous montre-t-elle pas avec éclat un fait que la transformation extérieure éprouvée par certains pécheurs qui se régénèrent devrait déjà nous faire pressentir, c'est que l'Esprit de Dieu, quand il agit avec puissance, sans rencontrer d'obstacle, est un esprit qui renouvelle les corps eux-mêmes ? A la transfiguration, nous ajouterions volontiers la résurrection, car il nous paraît évident que cette scène est tout autre chose qu'une simple apparition spirituelle du Christ vivant, nous y voyons la preuve de la victoire complète que Jésus a remportée sur la mort, victoire à laquelle son corps lui-même a participé.

Tels sont les indices qui servent à étayer la conviction que nous avons essayé d'exposer aussi clairement que cela nous a été possible. Notre idée peut se résumer en ces quelques mots : Couronnement et roi de la création, l'homme, bien qu'il fit son apparition dans un monde où régnait la souffrance et la mort, était appelé à s'en affranchir par une communion toujours plus complète avec Dieu et en vivant toujours davantage sous l'influence du Saint-Esprit. En ce faisant, il aurait réalisé la pensée divine et remporté sur les anges déchus la victoire morale la plus éclatante.

Nous ne le savons que trop, cette évolution nouvelle l'homme n'a pas su l'accomplir ; tombé lui-même dans le péché

il est devenu la victime de la souffrance et la proie de la mort. Maintenant, comme l'a si bien exprimé le poète¹ :

Que la mort soit son terme, il ne l'ignore pas ;
Et, marchant à la mort, il meurt à chaque pas.

Si nous ne faisons erreur, la conclusion à laquelle nous arrivons nous permet de rendre compte de deux des caractères, en apparence contradictoires, que nous avons discernés dans notre analyse de la souffrance. La souffrance, disions-nous, nous apparaît à la fois comme la conséquence et la punition du péché et comme une loi fondamentale du monde, une loi à laquelle nul ne saurait échapper. Nous avons montré que, grâce à l'influence de Satan, le désordre et par conséquent la souffrance ont été dès l'origine introduits dans le monde. La souffrance est cependant pour l'homme la conséquence et la punition de son état de péché; car, par le péché, l'homme est devenu l'esclave de la souffrance, tandis que, s'il se fût affirmé dans le sens de la sainteté, il eût triomphé de la souffrance et conquis la vie éternelle.

Il nous reste à montrer pourquoi la souffrance nous apparaît à la fois comme un mal dont nous ne pouvons que souhaiter la disparition complète et comme un stimulant, une condition des progrès que nous réalisons. C'est ce que nous allons essayer de faire en nous occupant du rôle de la souffrance.

§ 3. Rôle de la souffrance.

Quel curieux spectacle que celui que présente l'humanité! A bien des égards elle accomplit la tâche que Dieu lui a assignée, elle conquiert la terre, elle s'empare peu à peu de toutes les richesses qui y sont contenues. Depuis les jours de l'homme des cavernes, elle n'a pas cessé de marcher en avant, d'augmenter ses ressources et son pouvoir. Ces évidents progrès font d'autant plus nettement ressortir l'inexorable loi de la souffrance qui, comme nous l'avons constaté, menace chaque existence et y exerce ses ravages. Vainqueur de la terre entière

¹ A. de Musset, *Lettre à Lamartine*.

l'homme est vaincu par la souffrance. Les moyens d'action de cette tyrannique compagne sont si variés que nul ne peut se soustraire à sa puissance ; repoussée sur un point elle prend immédiatement sa revanche sur un autre. Les progrès des sciences médicales sont insuffisants pour faire disparaître la souffrance physique et même pour allonger d'une manière notable l'existence humaine.

Après la chute de nos premiers parents, la souffrance est devenue victorieuse au sein de l'humanité. On pourrait à bon droit se demander s'il est juste que la faute individuelle de l'ancêtre de notre race ait pour résultat la déchéance de la race tout entière. Nous rencontrons ici la difficile question de la solidarité. Dieu n'a pas voulu seulement les individus humains, il a voulu la race humaine ; l'humanité forme un tout, un organisme dans lequel les actes des uns ont un contre-coup bienfaisant ou funeste sur les autres. Grâce à la solidarité, grâce à l'influence de l'hérédité, tous les hommes sont tombés dans le péché, tous ont passé sous le joug de la douleur. Nous ne pouvons que constater ce fait et nous incliner devant lui, reconnaissant du reste que tous les hommes ont ratifié l'attitude de leurs ancêtres, que tous ont marché dans la voie de la révolte. Au lieu de vaincre Satan par notre obéissance, nous nous sommes associés à sa rébellion. Notre conscience nous affirme que nous avons mérité de voir la souffrance victorieuse dominer sur nous ; serviteurs de Satan nous recevons de lui le seul salaire que nous puissions en attendre, l'asservissement et la mort. Disons-le bien, nous n'avons pas à rechercher dans les diverses destinées humaines une proportion exacte entre les péchés commis et les souffrances endurées. Quelques-uns, et d'entre les meilleurs, en portent une très large part, d'autres sont presque épargnés, nous ne savons pourquoi. Tout ce que nous pouvons constater, c'est que le péché a replacé les hommes dans la situation des créatures inférieures, ils supportent comme elles les conséquences douloureuses du désordre qui règne sur la terre.

Quelle sera la destinée de l'humanité pécheresse ? Elle a abandonné ce qui était le plus beau fleuron de sa couronne, la

communion volontaire avec Dieu, qui l'aurait rendue participante de la vie divine ; Dieu va-t-il l'abandonner purement et simplement aux conséquences de sa faute, la laisser souffrir et mourir en punition du mal qu'elle a commis ? Non, il nous reste à montrer comment le Dieu qui sait tirer le bien du mal a fait tourner à l'avantage des hommes pécheurs la conséquence de leurs péchés.

La souffrance devient pour l'homme pécheur un solennel avertissement, elle lui fait sentir qu'il s'est laissé prendre dans le funeste engrenage du désordre et de la révolte. De cette manière, elle le pousse à revenir à Dieu, elle l'excite à écouter la voix paternelle qui s'adresse au pécheur pour le détourner de sa mauvaise voie et l'engager à marcher résolument du côté de la conversion et de la vie.

Il y a plus encore. La souffrance qui est la conséquence naturelle du péché, puisqu'elle ne devient victorieuse que par la séparation de l'homme et de Dieu, est aussi la punition du péché. N'est-ce pas dire qu'elle est le meilleur châtiment possible ? Tous les éducateurs s'accordent en effet à reconnaître que plus le châtiment est en rapport direct avec la faute, plus il peut être utile en faisant comprendre que le péché, source de cette douleur, doit être soigneusement évité.

C'est de la souffrance, conséquence amère du péché, que doit sortir le remède, la rupture avec le péché. Le péché existe lorsque l'homme, se préférant à son Créateur, veut faire sa volonté et non pas celle de Dieu. Toutes les manifestations du péché se ramènent en dernière analyse à cette idolâtrie du moi et de la volonté propre. Quand elle est acceptée comme châtiment du péché, comme expression de la volonté de Dieu, la souffrance produit la rupture avec le péché. En la supportant avec foi, nous affirmons que nous voulons faire la volonté de Dieu plutôt que la nôtre, lors même que cette volonté est en opposition directe avec toutes nos aspirations. La souffrance a cet immense avantage pour des créatures en partie matérielles, comme les hommes, de réclamer un acte d'obéissance et de soumission auquel participe l'être tout entier, le corps et l'âme. Docilement reçue, l'affliction produit une véritable immola-

tion du moi, de ce que la Bible appelle le vieil homme, et une obéissance réelle, une obéissance qui coûte quelque chose à celui qui obéit.

L'acceptation de la souffrance fait ainsi prendre à l'homme le contrepied exact de la position que le péché lui a assignée. Par le péché l'homme préfère sa volonté à celle de Dieu, il suit le chemin qui flatte ses convoitises. Quand il accepte de souffrir l'homme préfère la volonté de Dieu à la sienne, il marche dans le chemin de l'obéissance. Ainsi le péché est vaincu et la créature retrouve son attitude normale.

L'acceptation de la souffrance telle que Dieu la demande, cette acceptation faite de soumission et de confiance qui le conduira à la victoire, l'homme est incapable de la produire par ses propres forces. Quand il l'essaie il tombe dans l'erreur des stoïciens, il nie la douleur, c'est-à-dire qu'il comprime et qu'il tue le cœur ; ou bien il la supporte passivement comme un joug nécessaire, se laissant en définitive écraser par elle. Cette acceptation doit être une acceptation chrétienne, c'est-à-dire que Christ doit en être non seulement le modèle, mais la source. Par ce chemin ardu Christ a passé lui-même, « il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes¹, » il a enduré docilement sa part des souffrances méritées par l'humanité dont il a voulu devenir membre. En s'unissant à Christ par la foi, l'homme peut trouver en lui le secours nécessaire pour accepter à son tour le châtiment, pour rompre avec le péché, pour rentrer dans l'ordre. Sans l'œuvre de Christ, l'homme, vaincu par la douleur, ne pouvait que marcher vers la mort ; avec Christ et par Christ, il peut s'écrier : « Voici, mes souffrances mêmes sont devenues mon salut². »

En souffrant comme il l'a fait, grâce à cette même solidarité dont nous avons vu, à propos de la chute, les funestes effets, Christ a pu devenir une source de vie pour l'humanité. Les hommes doivent entrer dans la pensée divine ; quand ils sont appelés à souffrir, ils doivent souffrir, grâce au secours de Christ, comme Christ lui-même, de manière à devenir eux

¹ Hebr. V, 8.

² Es. XXXVIII, 17.

aussi, pour les autres membres de l'humanité et peut-être pour l'univers dans son ensemble, une source de vie. C'est ainsi que nous sommes invités à mettre en pratique le conseil apostolique : « Christ a souffert pour nous vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces¹. » En puisant en Christ la force nécessaire pour revenir à Dieu et rompre avec le péché, l'humanité pourra finalement accomplir le mandat que Dieu lui a donné, elle pourra vaincre Satan et contribuer à faire naître sur la terre l'obéissance et l'ordre.

L'attitude nouvelle que nous venons d'indiquer doit avoir un important résultat. La rupture avec le péché a pour conséquence le rétablissement de l'ordre et la victoire sur la souffrance. Lorsque le péché est vaincu, la souffrance elle aussi est vaincue en principe. Si cette victoire n'est pas complète dès ici-bas, s'il faut encore le passage par la mort physique pour que l'homme pécheur soit complètement dépouillé de lui-même, elle n'en est pas moins assurée. Le gage en est la force que Dieu communique pour supporter et surmonter les épreuves du temps présent. Nous sommes complètement d'accord avec M. le professeur Bovon² quand il écrit : « L'existence présente est féconde en calamités de tous genres ; seulement ces maux peuvent être une cause de joie aussi bien que de tristesse ; tout dépend de l'orientation de conduite de celui qui les subit.... Ils deviennent... quand nous les recevons de la main du Dieu qui nous aime, un moyen efficace de victoire et de relèvement. » En recevant de la main de Dieu ce qu'il juge bon de nous envoyer, nous préparons l'avènement définitif de son royaume, nous remportons sur Satan la victoire morale dans laquelle éclate la gloire divine, nous marchons dans la direction de la terre nouvelle où la justice habitera et où, sublime espérance, « il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu³. » Cette perspective n'est-elle pas de nature à retremper notre âme dans les moments de tristesse, à

¹ 1 Pierre II, 21.

² *Dogmatique*. Vol. I, p. 497.

³ Apoc. XXI, 4.

ranimer notre espérance et à nous empêcher de devenir la proie du découragement ?

Nous comprenons ainsi comment il se peut faire que nos douleurs, qui sont un mal, deviennent pour nous dès ici-bas (quand elles sont supportées avec la force que Dieu communique ou quand elles ont été heureusement surmontées), la source d'impressions fortifiantes et de souvenirs qui ne sont pas sans charme. Instinctivement nous sentons que la souffrance est pour l'homme pécheur une école salutaire, qu'elle joue un rôle important dans le développement de notre personnalité spirituelle. Comme le disaient Paul et ses compagnons d'œuvre : « C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu¹. »

Dieu sait tirer le bien du mal, cette pensée qui s'est plusieurs fois présentée à nous au cours de notre étude, nous paraît résumer d'une manière fort nette les résultats auxquels nous avons été conduits. Dieu ne saurait être l'auteur de la souffrance, mais cette souffrance une fois née, il la fait concourir au relèvement et au salut des pécheurs. A cette pensée fondamentale nous ajoutons les deux suivantes qui nous semblent, elles aussi, avoir une réelle importance :

Quoique la souffrance ait fait son apparition sur la terre longtemps avant la venue de l'homme, il est possible d'admettre que l'esclavage de la souffrance et que la mort sont pour l'homme les conséquences du péché qu'il a commis.

En acceptant la souffrance comme le châtiment mérité par le péché, le pécheur rompt avec le péché et revient à Dieu ; Christ seul peut le rendre capable de cette acceptation.

¹ Actes XIV, 22.